

YVAN STRELZYK

LE PRINCE PAYSAN

CONTES

TRADUITS DE L'EKLENDAIS

EKLENDYS

Editions de l'Astronome

AVANT-PROPOS

« Dans l'ombre de tout grand homme se trouvera toujours une femme d'exception. »

Voilà ce qu'aimait à me répéter ma grand-mère, femme libre au point d'avoir mis au monde un enfant sans être mariée, de l'avoir élevé seule, avec courage, en dépit des regards de la bonne société, gardant toujours la tête haute.

De nature rebelle, elle s'est battue pour tout (et par principe), ce qui, on s'en doute, lui a valu de nombreux ennuis. Féministe avant l'heure, elle a été fière d'être traitée de *suffragette* quand cela était encore une insulte dans notre pays. Jamais à ma connaissance elle n'a manqué dans un rassemblement, une manifestation, une action en faveur des droits des femmes : vote, salaire, divorce, contraception, avortement, etc. Quand j'étais enfant, elle était mon héroïne. C'est elle aussi qui m'a tout appris à la mort de ma mère, sa fille, alors que je n'avais que deux ans. J'ai alors pleinement mesuré, année après année, quelle personne extraordinaire elle était au quotidien, quand à son travail à l'usine elle ajoutait son labeur de femme devant gérer un foyer.

Et donc, c'est ma grand-mère qui me racontait, à sa façon, les aventures de l'Abeille, sans qui le roi Zoltin n'aurait pas été ce que nous en savons aujourd'hui, ce souverain généreux, sage et rusé dont alors je riais de bon cœur à la mention de ce qu'en a retenu l'imagerie populaire : sa célèbre moustache, ses sabots gardés en toutes circonstances, sa simplicité au moment de s'adonner aux travaux des champs. Les faits historiques passaient au second plan, tant je souhaitais m'identifier à la courageuse Melsa.

Mais il en va souvent ainsi : l'histoire s'efface au profit

de la légende, qui prend au fil des siècles des formes différentes. Ainsi, quand ma grand-mère était enfant, les exploits de l'Abeille tels qu'on les enseignait devaient servir à l'éducation des filles. Aujourd'hui, il est grand temps qu'ils servent à leur émancipation.

Voilà pourquoi j'ai choisi d'en écrire une version moderne, sous forme de contes pour les jeunes d'aujourd'hui, qui devront rendre ce monde meilleur – et pour les parents qui seraient assez adultes pour les accompagner dans cette tâche importante. Car il reste tant à faire !

Mais alors, me demandera-t-on, pourquoi garder ce titre de *Prince Paysan* ? La notoriété du bon roi Zoltin l'exige, contre laquelle on ne peut pas beaucoup, hélas, et il demeure tout autant que l'Abeille le protagoniste de ces aventures.

En conclusion : il revient à vous toutes, mes sœurs, femmes et filles du temps présent, et à vous, garçons qui avez l'intelligence pour le comprendre, de faire évoluer les choses ! Ne lâchez rien, ne reculez jamais (aucune avancée n'est acquise définitivement), et alors, dans quelques décennies, qui sait ce que sera la prochaine écriture des contes de l'Abeille ?

XX¹

Borghavan,
4 août 1973

1. Pseudonyme récurrent d'Ewa Emakas (1951-1997), enseignante, sociologue, essayiste influencée par l'école structuraliste, et militante féministe (NdT).

LA GUERRE DU HARENG

Janvier 1520.

Il était une fois, au milieu de la mer Baltique, une grande île appelée Gotland, où se trouvait une maison-forte austère, à l'ombre d'une tour carrée : c'était là, quand une situation grave l'exigeait, que se réunissaient les quatre Anciens. Les historiens sauraient dire leurs noms, mais en ce temps-là peu importait ; on les désignait simplement par la ville qui les avait élus : Dortmund, Lübeck, Soest et Visby². Ils étaient la plus haute autorité de la Hanse.

Dire que la Hanse était une vaste association de marchands serait une erreur ; elle était bien plus que cela. La « Ligue hanséatique » était une fédération de villes portuaires importantes, dont les comptoirs étaient installés sur les grandes routes maritimes tout autour de la Baltique et de la mer du Nord, de Bruges à Novgorod, et même jusqu'à Londres et Bergen. Depuis plus d'un siècle, la Hanse avait le quasi-monopole du commerce par bateaux dans ces régions.

Mais sa puissance était aussi politique. Qui détenait l'argent détenait le pouvoir, et la Ligue était riche. On la craignait sur toutes les côtes, car en plus de sa flotte marchande elle avait aussi armé une flotte de guerre, afin d'appuyer les affaires de ses négociants par la menace des canons de ses navires. Rien ne se décidait sans son accord, ni contrats commerciaux ni décisions politiques. En cas de succession royale au Danemark, la Hanse pouvait même s'opposer au choix du nouveau roi.

2. Les trois premières cités sont allemandes et la quatrième suédoise.

Et pourtant, cette puissante fédération sentait son déclin arriver. Plusieurs de ses comptoirs de l'étranger, appelés *kontors*, n'étaient plus aussi rentables. Celui de Novgorod, en Russie, avait fermé depuis un quart de siècle, et celui de Londres se portait de plus en plus mal. Trente autres s'étaient mis en sommeil. Confrontés à une situation de plus en plus difficile, les quatre Anciens avaient choisi la fermeté : rien ne changerait, la Hanse conserverait le plus longtemps possible ses privilèges.

Or la réunion qui se tenait ce jour-là dans la grande salle de la maison-forte de Visby, sur l'île de Gotland, devrait aborder un enjeu capital, et les Anciens, vêtus de leur grande robe de velours sombre, adossés aux fauteuils décorés des armoiries de leur ville, avaient le visage grave.

– Nos informateurs sont formels, et tous les *kontors* le confirment, lança Lübeck de sa voix profonde : la ressource en hareng s'épuise.

Face à lui, de l'autre côté de la table, Soest caressa sa longue barbe blonde comme s'il s'absorbait dans ses calculs. Il dressait intérieurement le bilan des pertes de l'année écoulée pour la région dont il avait la charge.

Visby, homme maigre et chauve au regard gris, confirma :

– Les bancs de harengs ont entamé une migration qui ne semble pas vouloir s'arrêter. Ils fuient la Baltique pour rejoindre la mer du Nord. Nul ne sait pourquoi, ni comment y remédier.

– Nous n'avons donc pas le choix, intervint Dortmund : il nous faut augmenter nos taxes sur le hareng afin de compenser la baisse des pêches. Le maintien de notre puissance est à ce prix.

– C'est ce que nous avons fait, comme vous le savez tous, approuva Lübeck, penchant en avant ses épaules de colosse. Et tous s'y sont pliés, sans discuter. Tous sauf un. Vous comprenez de qui je veux parler.

– Et comment, grimâça Dortmund : le petit roi Zoltin.

– C'est bien pour cela que nous sommes réunis ce jour, dit enfin Soest. Il nous faut mater ce petit coq. De la manière la plus ferme. Nous devons en faire un exemple.

*

Le « petit roi Zoltin » mesurait tout de même près de six pieds de haut, et son penchant pour la bière brune et l'aurochs³ rôti expliquait son embonpoint. À quarante-deux ans, il aimait s'habiller de pourpoints rouges, parfois vifs et brodés, le plus souvent foncés, sur des hauts-de-chausses verts, de préférence à bourrelets, et des bas ivoire. Avec originalité, il préférait les chemises aux cols de dentelle froncée, qu'il laissait retomber en collerette sous son cou, sans jamais les tacher de sa boisson ni de sauce lors des banquets.

C'était un homme joyeux et confiant. La bonté se lisait dans ses yeux – mais aussi une expression souvent soucieuse depuis qu'il avait été élu souverain d'Eklendys, sept mois auparavant.

Car en ce temps-là, le petit royaume eklendais, établi sur la rive sud de la mer Baltique, était encore une monarchie élective, à la façon de la Pologne : si un roi venait à mourir, son successeur devait être approuvé par les grands seigneurs de la cour et les dignitaires de l'Église. Or Zoltin était le premier de sa lignée, et il n'avait accédé au trône que grâce aux efforts déployés par sa mère, la duchesse Oda de la maison Sardak, pour l'imposer face aux autres prétendants.

Sitôt roi, il avait travaillé avec zèle, ardeur et persévérance pour assurer à tous ses sujets un sort juste et honnête. Mais comme les Eklendais ont toujours été un peuple fier et indépendant, il s'était très vite heurté aux exigences de la Hanse.

– Par la barbe de Miskol ! s'était-il exclamé en recevant l'ambassadeur de la Ligue. Une telle augmentation des taxes sur le hareng ! Comment pouvez-vous imaginer que j'accepterai cela ?

– Parce que vous n'avez pas d'autre choix, Majesté, répondit l'émissaire. Rappelez-vous que nous avons par la loi le monopole de ce commerce.

– Et moi, je vous rappelle que je suis roi de ce pays et que je n'ai nul ordre à recevoir d'une fédération de marchands !

L'ambassadeur était reparti mécontent. Zoltin, lui, avait

3. Grand bœuf sauvage d'Europe de l'Est, aujourd'hui disparu.

fait venir ses conseillers, refusant de payer plus cher pour le négoce du poisson. Mais il ne se doutait pas du spectacle qui l'attendrait un matin de la fin de janvier...

*

Si le port de Borghavan a pu prospérer au fil des siècles, c'est en grande partie grâce à la lagune qui le protège des colères de la mer Baltique : sur plusieurs lieues, une langue de terre dresse un barrage naturel face au large. À l'intérieur, les flots sont calmes, et les barques des pêcheurs y côtoient en paix les navires de la marine d'Eklandys.

Mais cette lagune s'ouvre sur la mer par un goulot d'une demi-lieue à peine, et elle n'est jamais beaucoup plus large : c'est un long chenal où une flotte modeste suffirait à interdire le passage.

Or justement, en ce matin de janvier, Zoltin fut tiré du lit par son conseiller Humbor de Merenas :

– Sire ! Nos navires sont pris au piège. Des vaisseaux étrangers font le blocus de la lagune. Ils ne sont guère nombreux, mais des chaînes à fleur d'eau les relient les uns aux autres, empêchant les nôtres d'entrer comme de sortir.

Plus tard dans la journée, on apprendrait que d'autres bateaux hostiles étaient déployés de la même manière devant Ursell, deuxième port du royaume, lui aussi abrité par une digue naturelle de rochers.

– Mais qui sont ces gens ? tonna le roi, en se doutant de la réponse.

– Ce sont des navires déployés par la Hanse, l'informa son confesseur, Leopold de Klaipeda. Cependant la chose est curieuse : toutes ces nefs sont des vaisseaux de commerce et non de guerre.

– Que peuvent-ils bien me vouloir ? réfléchit Zoltin à voix haute, avant de trouver la réponse : ils cherchent à me contraindre à accepter leur nouvelle taxe sur le hareng !

Aussitôt, il convoqua l'ambassadeur hanséatique en poste à Borghavan pour lui ordonner de lever ce blocus inacceptable.

– Je crains que cela ne soit impossible, répondit le sei-

gneur Olof en grattant sa barbe blonde d'un air négligent. Après tout, Majesté, nos bateaux ne font que demander l'application de notre monopole tel qu'il est établi par la loi.

– Mais c'est un acte de guerre ! s'emporta le roi.

– Pas du tout, Majesté. Vous l'aurez d'ailleurs remarqué : nous avons déployé contre vous notre flotte marchande uniquement.

– Et si, moi, j'envoyais contre elle ma marine et ses canons ?

– Libre à vous, Majesté, conclut l'ambassadeur avec un sourire moqueur.

Zoltin le congédia puis s'enferma avec ses conseillers pour décider de la réponse à donner au blocus. Merenas optait pour la manière forte, Klaipeda pour la retenue. Le roi finit par trancher.

– Œil pour œil, dent pour dent, dit-il. Je ne me laisserai pas faire !

*

En reposant sa coupe avec force, l'ambassadeur de la Hanse tonna :

– Je suis enfermé sous mon propre toit ! Cette manœuvre du roi est déloyale ! Pour se venger de notre blocus, il a organisé un contre-blocus en positionnant ses soldats autour de notre *kontor* à Borghavan. C'est à peine si mes serviteurs peuvent sortir de la maison et y rentrer pour approvisionner mes cuisines ! Et encore, ils sont fouillés à chaque fois. D'ailleurs je me demande bien, Madame, comment vous avez réussi à parvenir jusqu'à moi.

– Ce n'est pas un cordon de hallegardiens qui m'empêchera de passer si je le souhaite, répondit son invitée avec un sourire venimeux.

Femme de haute taille aux traits superbes, elle avait la peau blanche et des lèvres grenat. Sous ses paupières ombrées par un fard ambre-brun, ses yeux noirs brillaient avec une malice inquiétante. Un fil d'argent orné de perles enserrait son front et ses cheveux aux reflets d'aile de corbeau. Quant à ses vêtements, ils étaient dissimulés par un long

manteau bordé de fourrure de loup.

– Et vous comprendrez donc, seigneur Olof, que je saurai ressortir à ma guise. Vous pouvez me confier votre rapport en toute confiance.

– Les Anciens devront l’attendre un peu, grogna l’ambassadeur : je ne l’ai toujours pas terminé, tant cette situation m’échauffe. Ah, du vin ! Encore du vin !

Aussitôt, la petite servante qui patientait dans un coin de la salle se précipita pour remplir la coupe qu’il lui tendait. La femme regarda la damoiselle avec intérêt.

– Laissez-moi la soirée, reprit Olof après avoir bu deux profondes gorgées. Je vous remettrai mon rapport demain matin. Alors vous pourrez partir de la façon qui vous conviendra. Mais peut-être souhaitez-vous que je vous en confie dès maintenant le contenu, à voix haute, en peu de mots ?

– Volontiers, répondit l’invitée.

D’un geste, elle ordonna à la servante de quitter la pièce.

*

– Comment je me doute de ce que la Hanse manigance ? sourit Zoltin. Mon bon Leopold, vous savez bien de quelle manière on apprend ce genre de chose.

– Vraiment, Sire ? Un espion ? Comment avez-vous pu introduire votre homme dans le *kontor* ?

– J’ai simplement misé sur la confiance des gens, répondit le roi en se penchant sur l’épaule de son confesseur. Et d’ailleurs, vous-même, songeriez-vous à vous méfier d’une petite servante ?

Comprenant la ruse, le moine ouvrit de grands yeux.

*

Au milieu de la nuit, dans le *kontor* endormi, la porte du cabinet de travail de l’ambassadeur s’ouvrit sans bruit. La silhouette d’une jeune fille s’avança à pas légers, masquant derrière sa main la flamme orange d’une chandelle, avant de se pencher sur le bureau encombré de papiers.

– Si c’est le rapport rédigé par Olof que tu cherches, ma belle, tu ne le trouveras pas : je suis passée avant toi.

L’intruse se retourna vivement. Entrée derrière elle, se dressait la grande femme au manteau de loup, un bougeoir à la main. Sa voix était à la fois sévère et moqueuse. Elle poursuivit, en s’approchant lentement, avec assurance :

– Tiens donc ? C’est notre petite servante. Je l’aurais parié. Eh bien, mon cœur, il ne te suffisait plus de laisser traîner tes oreilles, il faut désormais que tu y ajoutes tes jolis yeux ?

La femme prit le temps de dévisager sa proie : âgée d’au plus seize ans, la jeune fille avait en effet des traits délicats semés de quelques taches de rousseur, des cheveux d’un blond vénitien et de grands yeux gris, pareils à la mer quand le pâle soleil d’hiver joue dans ses vagues. D’un geste résigné, mais sans détourner le regard, la domestique ôta sa coiffe de lin.

– Pour qui travailles-tu, dis-moi ? interrogea la femme. Serait-ce le petit roi d’Eklendys qui t’a envoyée ?

– J’ai besoin de ce rapport, répondit simplement la jeune fille d’une voix claire. Donnez-le-moi, s’il vous plaît.

– Jamais de la vie, mon trésor. Ton aventure s’arrête ici. Je vais te remettre au seigneur Olof. Sais-tu qu’il peut se montrer violent, lorsqu’il a trop bu ? Très violent...

– Vous ne me laissez pas le choix.

D’un mouvement de poignet rapide, la fausse servante fit voler la robe sous laquelle elle dissimulait des chausses de garçon et un petit fourreau dont elle tira une dague, la pointant d’un air résolu vers son adversaire. La femme recula d’un pas. Ses yeux brûlaient de surprise et de colère. Puis son sourire revint, menaçant et terrible :

– Est-ce donc là ton dard, petite abeille ? Alors apprend à connaître celui du Frelon !

À son tour, elle ouvrit grand son manteau, dévoilant un pourpoint et des bottes de cavalier montant jusqu’à des hauts de chausse. Autour de sa taille, un baudrier portait une épée damasquinée d’or, qu’elle tira immédiatement pour en assener un grand coup, d’un large moulinet du bras. La jeune fille l’esquiva de justesse.

– Eh bien, l’Abeille, aurais-tu peur des piqûres ? lui lança la femme en même temps qu’une nouvelle attaque.

Avec sa petite dague, l’espionne avait compris qu’elle ne pourrait pas l’emporter face à un adversaire aussi redoutable. Il fallait fuir. Une fois, deux fois, elle usa de toute son agilité pour éviter la lame fine et rapide du Frelon. Une autre fois, presque par miracle, elle réussit à parer un coup à la hauteur de son visage.

D’un bond, la damoiselle fit mine de filer d’un côté – mais s’interrompit brusquement pour s’enfuir de l’autre, par la porte entrouverte du cabinet. De là, elle courut à perdre haleine, poursuivie par le cri de rage de son ennemie, jusqu’à une remise servant à entreposer le linge, où derrière une pile de draps elle souleva une planche qui lui permit de s’échapper du *kontor*.

Voyant une silhouette étrange courir vers la lumière de leurs lanternes, trois soldats du roi l’attrapèrent d’une poigne inflexible. Mais aussitôt la fuyarde leur murmura un certain mot de passe : tout étonnés, ils lui rendirent la liberté, comprenant de qui elle recevait directement ses ordres.

– Ça alors !... grommela un capitaine. Nous avons failli faire une belle bourde en l’arrêtant, cette donzelle. Allons, les gars, reprenons notre garde autour de cette fichue bâtisse !

*

Leopold de Klaipeda s’approcha du souverain avec précaution.

– Ma foi, Sire, dit-il, vous me paraissez fort soucieux ce matin.

– C’est que je suis doublement contrarié, répondit Zoltin. Mon espionne vient de m’apprendre qu’elle n’a pu mettre la main sur le rapport que l’ambassadeur Olof destinait à ses maîtres de la Hanse. Ce message ne contenait sans doute rien de très important, sinon peut-être la nouvelle que j’avais imposé mon propre blocus de leur *kontor*. Mais le plus pénible dans l’affaire, c’est que j’ai perdu mon atout dans la partie : ma fausse servante a été démasquée.

– Voilà qui est fâcheux, je vous l'accorde. Et votre seconde contrariété, Sire ?

– Ceci, dit le roi en lui tendant un courrier. Arrivé ce matin avec l'aube.

Le vieux pope⁴ ajusta ses besicles sur son nez en se penchant sur la lettre. Il pâlit :

– Sire, le seigneur Olof voudrait vous inciter à la guerre qu'il ne s'y prendrait pas autrement ! Ce message est une provocation. On ne donne pas de pareils commandements à un monarque. Tient-il donc à ce que vous ordonniez à votre marine d'aller bombarder sa flotte de blocus ?

– Il le voudrait qu'il ne m'écrivait pas autrement, grogna Zoltin. Mais si c'est ce qu'il veut, il l'aura. Que l'on aille chercher mon connétable⁵ ! Je vais le prier de faire appailler nos navires, afin de briser ce siège inacceptable !

– Ce serait une sage décision, Sire, appuya le conseiller Humbor de Merenas, qui venait d'entrer dans la salle du trône.

Klaipeda baissa les yeux, caressant nerveusement sa barbe blanche. Cette aggravation de la crise ne lui plaisait pas.

*

Toujours habillée de vêtements d'homme sous son épais manteau, la jeune fille contemplait la mer avec désespoir : au loin, sur les flots, se découpait la ligne des navires de la Hanse en travers de la lagune. Sa chevauchée depuis Borghavan jusqu'à ce village de pêcheurs ne lui était finalement d'aucune utilité. L'ennemi était en vue, et elle ne pouvait rien faire de plus pour contrecarrer ses plans.

– Il est à vous, le cheval attaché sur le côté de l'auberge, Monseigneur ? demanda une voix juvénile dans son dos. J'ai refait le nœud à son anneau comme il fallait. Il ne pourra pas se sauver, maintenant.

– Merci, dit-elle en se retournant.

– Oh mais... s'étrangla le garçon. Vous êtes... une fille ?!

4. Prêtre orthodoxe (NdT).

5. À l'époque, chef des armées eklendaises.

C'était un gamin d'une dizaine d'années, au visage rond et sympathique, doré par l'air du large, éclairé par deux grands yeux d'un bleu vif, avec un double épi châtain au-dessus du front. Il était plutôt petit pour son âge. Se remettant de sa surprise, il enchaîna :

– C'est que je ne m'en suis pas douté, avec vos habits et tout ça. Moi, on m'appelle Mip. Je suis pêcheur. J'ai ma propre barque : c'est tout ce que m'ont laissé mes parents quand ils sont morts. Et j'ai construit ma cabane, là-bas. Tout seul. Et vous, c'est quoi, votre nom ?

La jeune fille parut réfléchir un instant.

– Je suis... l'Abeille, dit-elle.

– Hein ? grimaça Mip. Vous êtes Madame l'Abeille, c'est ça ?

– L'Abeille, tout simplement. Et je ne suis pas une dame. Tu peux me dire *tu*.

Sans lui laisser le temps de comprendre, elle poursuivit :

– Dis-moi, Mip, est-ce que cette flotte au loin ne te dérange pas ?

– Oh, pas tant que ça, Mad... – l'Abeille, expliqua-t-il, tout heureux de cette familiarité inattendue avec l'inconnue. Même quand je me suis rapproché pour pêcher avec ma barque, avant-hier, les marins m'ont laissé faire : après tout, je ne suis qu'un gosse. Ils m'ont même proposé un marché !

– Ah oui ? Lequel ?

– Faire débarquer une dame le soir même, une vraie grande dame, et la rembarquer ce matin. En choisissant un endroit discret pour tout ça. Elle avait une allure... terrifiante, dans son grand manteau de loup. Brrrr, j'en ai encore des frissons dans le cou quand je repense à elle !

Le cœur de l'Abeille se serra.

– Une fois à terre, la dame m'a demandé d'aller prévenir un homme à elle à l'auberge. Le gars en question m'a suivi avec un cheval qui était préparé pour elle. Et ce matin, très tôt, même chose mais dans l'autre sens. Et regardez... – regarde ce que ça m'a valu : une grande pièce d'argent ! Mais bien sûr, je ne dois en parler à personne, conclut-il avec un grand sourire naïf dévoilant ses dents écartées.

La jeune fille réfléchit un long moment. Le Frelon avait

dû regagner la flotte hanséatique pendant qu'elle-même faisait au roi Zoltin le récit de sa nuit au *kontor*.

– Mip, dit-elle enfin, saurais-tu me dire sur quel bateau précisément tu as reconduit cette dame ce matin ? Et ta barque, est-elle loin ?

*

À l'avant de l'embarcation, l'Abeille rajusta ses cheveux, noués en chignon, sous le bonnet de laine prêté par Mip. Quand elle se retourna vers le garçon, elle le surprit en train de la dévisager de ses grands yeux. Il rougit aussitôt.

Tout d'un coup, il jugea nécessaire de tirer un peu sur la petite voile de sa barque, et pointa du doigt la flotte ennemie, dont ils se rapprochaient tranquillement :

– Tu as vu ? dit-il. C'est bizarre.

– Quoi donc ?

– Les bateaux. Ils sont tous tournés vers le large. C'est curieux. Ça veut dire que, avant de tendre des chaînes entre eux, ils ont tous dû faire demi-tour. Pour des navires qui viennent nous attaquer, c'est une drôle de manœuvre. On dirait qu'ils sont déjà prêts à déguerpir.

– C'est vrai, admit l'Abeille en examinant les larges bâtiments qui ondulaient doucement sur la lagune. Mais après tout, ce sont des vaisseaux de commerce. On ne peut exiger de leurs capitaines qu'ils restent pour livrer bataille.

– En tout cas, le commandant du bateau où j'ai ramené la grande dame, ce matin, il avait pas l'air d'un marchand, quand il est venu l'accueillir. Un vrai capitaine de guerre !

L'Abeille demeura pensive. Son idée de se hisser à bord en cachette afin de dérober le rapport de l'ambassadeur lui apparaissait de plus en plus comme une folie. Elle était libre de renoncer, mais elle estima néanmoins que c'était son devoir.

– Chaque petit détail peut m'aider, Mip. Te souviens-tu de quelque chose qu'aurait dit cette dame effrayante ?

– Pendant les deux traversées ? Non, elle s'est contentée de me regarder en silence. Cela m'a fichu une sacrée frousse. À chaque fois ! Mais ce matin, elle a parlé avec le capitaine.

– Que lui a-t-elle dit ?

– C’est lui qui a commencé, avec une grosse voix, tandis qu’elle remontait à bord : *Le message a bien été transmis, j’imagine. Vous avez le rapport ? Souhaitez-vous que je vous fasse passer tout de suite sur la deuxième ligne ?* Et là, la dame a répondu : *Non, le rapport peut attendre. Après tout, je ne voudrais rien manquer du spectacle.* Et elle a eu un petit rire froid. J’en tremble encore.

– Mais de quel spectacle parle-t-elle ?

– Ça, je n’en sais rien.

– Oh, Mip, derrière toi ! s’exclama soudain l’Abeille.

Se retournant, le garçon aperçut à son tour des points clairs à l’horizon, arrivant du fond de la lagune : les voiles de navires de guerre eklendais.

*

– Est-ce que je lance quand même mes filets pour faire croire que je viens pêcher, comme on l’avait dit dans notre plan ? demanda le garçon. Parce que là, si nous ne nous écartons pas des deux flottes, ça risque de devenir dangereux...

L’Abeille avait reporté son attention sur les navires marchands : des cogues, parmi les plus longues et ventruées de la Hanse, avec un gaillard d’arrière⁶ plus haut et plus large que de coutume.

– Je ne comprends pas le Frelon, dit-elle. Pourquoi vouloir rester à bord, alors que tous ces bateaux destinés au commerce vont se faire tailler en pièces par les canons de notre marine ?

Un cliquetis sourd se fit entendre : les chaînes qui permettaient le blocus étaient remontées sur les vaisseaux, signe d’une manœuvre de dégagement à venir. L’ennemi s’apprêtait-il à fuir à l’approche des nefes eklendaises ?

– Oh, Mip ! As-tu vu ces trappes qui s’ouvrent à l’arrière des châteaux ?

– Ça s’appelle des sabords, expliqua le garçon.

– Mon Dieu, je viens de comprendre ! Éloignons-nous !

6. Structure aussi appelée « château », construite en surplomb de la poupe.

Il faut rejoindre notre flotte au plus vite !

– Bonne idée, commenta Mip, soulagé de quitter les lieux. Le vent est avec nous, ça ne traînera pas. Mais tu ne veux pas que nous regagnions plutôt mon village ?

– Non ! Allons vers les nôtres, ou bien ce sera une catastrophe ! Vite !

Quand la petite barque du pêcheur atteignit le premier des navires de guerre, presque à portée de boulet de la flotte adverse, ses deux occupants hélèrent les marins à pleine voix.

– Ne restez pas là, pauvres fous ! leur lancèrent les hommes d'équipage au milieu de soldats portant casque et cuirasse.

– N'y allez pas ! répondirent les jeunes gens. Arrêtez-vous : c'est un piège !

– Comment ça, un piège ? Qu'on aille prévenir le capitaine !

*

Le commandant de la marine eklendaise parvint à faire stopper sa flotte à une distance suffisante de l'ennemi, avant de se replier prudemment vers le port de Borghavan. Le soir même, il faisait son rapport au roi Zoltin dans la salle du conseil du palais :

– La ruse était audacieuse, Sire. La Hanse avait prévu de nous laisser approcher sans méfiance de ses vaisseaux de commerce, mais ceux-ci étaient équipés de canons dissimulés dans les gaillards d'arrière : après un premier tir de leur part, qui nous aurait fauchés par surprise, les cogues devaient s'éloigner vers l'embouchure de la lagune et laisser passer entre elles une flotte militaire disposée en seconde ligne, invisible pour nous en raison du blocus. Je viens d'en avoir confirmation : il s'agissait de redoutables caraques, puissamment armées. Toute notre flotte aurait sombré dans le combat. Ce piège n'avait d'autre ambition que d'éliminer notre marine, une fois pour toutes.

– Voilà donc pourquoi l'ambassadeur Olof me poussait à l'attaque... soupira le souverain. Merci, capitaine Groszö,

vous pouvez disposer.

Une fois l'officier sorti, Zoltin se tourna vers la tapisserie de brocart qui couvrait l'un des murs de la pièce.

– Tu peux approcher, dit-il. Nous sommes seuls.

Vêtue cette fois d'une robe bourgeoise, l'Abeille sortit de derrière la tenture et s'inclina devant le roi.

– Je te dois beaucoup, ma chère. Si ce soir le royaume dispose encore d'une marine de guerre, certes modeste mais entière et opérationnelle, c'est grâce à toi.

– J'ai accompli mon devoir, répondit humblement la jeune fille. Mais à présent, Sire, qu'allez-vous faire ?

– Céder. Ployer pour ne pas rompre. Je vais payer la taxe sur le hareng telle qu'elle est exigée par la Ligue. Nous ne sommes pas en mesure de contester cette mesure injuste. Mais rassure-toi : j'entends reprendre un jour ma liberté de faire commerce sans plus devoir me soumettre à ce monopole tout-puissant, à ces privilèges outranciers. Cependant, en attendant ce jour, je vais me soumettre. La sagesse est parfois de plier face à l'inexorable plutôt que de s'y briser.

C'est ainsi que le blocus de la lagune fut levé, de même que celui mis en place au large d'Ursell et, en réponse, celui autour du *kontor* de Borghavan. Mais dans les jours suivants, le roi Zoltin prit deux décisions importantes.

La première, pour une raison que l'on ne comprendrait que bien plus tard, fut de lancer une vaste campagne de défrichement des forêts qui couvraient le royaume eklendais, plus particulièrement sur les rivages et sur la langue de terre de la lagune borghavanoise. Avec le bois coupé sur le littoral, le roi ordonna de refaire les charpentes de toutes les petites maisons construites en bord de mer, selon une méthode bien particulière.

La seconde décision fut de raser sa barbe afin de ne plus laisser pousser que sa moustache :

– Je ne la couperai pas, dit-il à ses proches, avant d'avoir vaincu la Ligue hanséatique !

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	5
La Guerre du Hareng	7
L'Abeille sans Essaim	21
Les Entrepôts de Reval	37
Le Camp du Drap d'Or	53
La Sorcière	71
La Grange aux trois Sapins	87
Le Condottiere	103
Le Fléau de Justice	119
La Peste	137
La Traîtresse	153
La Louve des Mers	169
L'Édit de Borghavan	185
La Piqûre du Frelon	203
La grande Peur dans la Forêt	219
La Révolte des Chevaliers	235
Le Drapeau	251
La Disette	269
Le Nouveau Monde	285
Le Maître italien	305
Les Quatre Anciens	321
L'Armada de la Baltique	337